Du courage

Je me tenais debout. Mais à l'intérieur, ça vacillait méchamment. Ça tanguait de tous bords. Ça tambourinait sec.

Jusqu'à ce moment précis, tout s'était déroulé de manière linéaire. Je n'avais pas réfléchi aux enjeux, aux conséquences des choix qui avaient été faits. Mais bon voilà... chaque pas dans ce long couloir aux couleurs défraîchies m'avait rapproché de cet instant de vérité. « L'avenir était un corridor tout noir » écrivait Flaubert. Je n'étais pas loin de le penser en dépit de cette lumière matinale si féroce qui traversait les larges fenêtres. D'une certaine manière plus je m'approchais, plus j'avais l'impression de m'éloigner de la porte, celle que je devais pousser pour entrer dans la classe – MA classe. Et me retrouver devant ce rassemblement hétéroclite qu'on appelle communément « élèves ».

Mais je ne ressemblais pas à cette sorte d'Emma Bovary. Point de lamentations, de pleurnicheries et de vains glapissements. Je me tenais debout. Et j'allais entrer, le torse bombé, la fierté chevillée au corps *en saignant...* s'il le fallait. Oui mais non. J'étais terrifié. Debout en apparence, mais à six mètres sous terre en réalité, perdu, oppressé, vidé. Et les mille questions - celles que j'avais repoussées durant des mois - m'assaillirent.

Qu'est-ce que je fais ici ?

Mon parcours chaotique m'avait conduit dans ce lieu précis - le collège Jean Moulin en banlieue parisienne décrépite - et cette classe qui me tendait les bras était le défi de ma jeune vie. Combien de fois me l'avait-on répété ? J'étais – paraît-il – suffisamment *qualifié*. Oui qualifié... comme pour une finale. Et avait-on déjà vu Zidane, à peine entré sur la pelouse, prendre peur et tourner les crampons ? Et pourtant... la belle résolution qui s'était emparé de moi s'était subitement évaporée. J'étais là, dans un lieu aux antipodes de ce que j'avais connu.

Le collège Jean Moulin – ou « Jean Moul' » pour les habitués – était posé comme un îlot au milieu d'un océan de tours et de barres. Tour à tour intégré dans les dispositifs ZEP, REP, REP +, APV, RAR ou ECLAIR, l'établissement scolaire se cherchait toujours. Comme tous ses élèves... adolescents à qui l'on répétait inlassablement qu'ils vivaient dans un quartier difficile. En oubliant que c'était le seul qu'ils connaissaient,

dont ils maîtrisaient les codes. Plongez un de ces ados encapuchonnés dans le 16^e arrondissement et il vous dira toute la « difficulté » de cet espace pour lui. Mais pour moi, natif de la campagne, l'exotisme du lieu l'emportait définitivement. Dans mon village, les deux étages étaient rarement dépassés. Ça vous offrait de l'horizon, de la perspective. Autour de Jean Moulin, en fin d'après-midi, les ombres gigantesques vous happaient et ne vous lâchaient plus. J'étais donc en territoire inconnu et debout face à la porte de ma classe – MA classe ! – le courage me manquait. Cette sorte de courage qui consistait avant tout à défier la nouveauté.

Comment vais-je être accueilli ?

Non mais qu'est-ce que je croyais ? Que l'ensemble de la classe de 4^{ème}7 composée d'élèves qui se connaissaient depuis le minuscule bac à sable coincé entre les tours D et E allait me réceptionner à bras ouverts ? Qu'aurais-je fait à leur place ? Ici, c'est l'esprit de bande qui prime. Et forcément, en entrant dans la salle, je deviendrais l'intrus, l'anomalie qui prétendait leur apporter quelque chose. Je n'avais rien de commun avec ces élèves. La ville ? Jamais mis les pieds ! Des us, des coutumes, des problématiques qui m'échappaient complètement. Je venais d'une campagne qui était loin d'être celle que les élèves de Jean Moulin apercevaient des plus hautes fenêtres de leurs tours. Cette ruralité riieuse et décorative située à un péage d'autoroute de Paris.

Non... Ma campagne à moi, elle était dure et profonde ; elle était agricole, avec les deux pieds enfoncés dans une terre âpre et sans concession. Alors oui... peut-être cette enfance à la dure offrait-elle matière à un rapprochement avec une jeunesse minée socialement, oubliée politiquement. Mais à cet instant précis, j'en doutais fortement. Le courage, c'était aussi combattre sa peur d'autrui. Debout comme un con de héron devant la porte, j'étais dépourvu de cette sorte de courage.

Suis-je capable de faire ce que la société attend de moi derrière ces murs ?

Je n'étais pas démunie de capacités en arrivant dans ce collège. Jusqu'à présent, on avait même loué mon cursus. Les louanges flattent l'ego. Et celles-ci s'étaient curieusement multipliées à l'approche de mon intégration à « Jean Moul' ». Habile stratagème pour me faire passer cette porte ? S'agissait-il de m'endormir afin que je puisse mésestimer les difficultés, les dangers ? Le principal du collège lui-même

m'accompagna jusqu'à l'entrée de ce satané couloir me prodiguant ses encouragements et sa confiance absolue, poussant la duperie à son paroxysme en me gratifiant d'une tape amicale dans le dos ! La nasse s'était refermée sur moi. Mais l'affable chef d'établissement aurait dû prolonger son effort de séduction jusqu'à la porte de la classe. Ainsi n'aurais-je pas eu ce revirement, la main crispée le long du corps, narguée par une banale poignée de porte qu'elle se refusait à saisir. Le courage, c'était peut-être ne pas se poser de questions et toujours aller de l'avant. Ensorcelé jusqu'au bout par de succulentes flatteries, j'aurais pu me contenter de cette sorte de courage.

Combien de temps dans ce couloir désert ? Combien de temps dura cette immobilité qui confinait à l'immobilisme ? Avec un corps pétrifié, mais des sens qui bouillonnaient. Des fourmillements le long de ma colonne d'invertébré, un goût métallique dans la bouche comme si j'avais avalé des pièces de monnaie, l'âcre odeur d'une soudaine sudation. Qu'y avait-il derrière cette porte ? Des images animalières s'imposèrent à moi... une cage aux lions évidemment, une souricière géante, l'effervescence d'une volière après un coup de feu ou le combat farouche entre deux bandes de hyènes enragées... Et au milieu, un prof.

Ma terreur s'accrut, il fallait prendre une décision. Je me tenais debout, seul dans ce passage lumineux. Le courage, au final, c'était peut-être choisir. Et si j'optais pour la fuite ? Rejoindre ce soleil si cuisant, si grisant. Je me sentais capable de cette sorte de courage.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, je garde intact le souvenir de cette intense émotion. Avec la certitude d'avoir vécu, là dans ce couloir aux couleurs défraîchies, debout face à une simple porte, un de ces moments qui déterminent une vie entière.

Je suis entré en définitive. Et j'en remercie le ciel chaque jour.

Je m'appelle Houmam Bassouf. Poussé par les bombes, j'ai quitté mon petit village de la Syrie du nord avec mes parents le 10 octobre 2015. Quatre mois plus tard, j'intégrai une classe de 4ème au collège Jean Moulin. J'avais treize ans.

Je ne parlais que très vaguement le français.